

ses forces s'affaiblissaient, son visage devenait plus pâle, tout son extérieur trahissait une faiblesse dont les personnes de son entourage soupçonnaient bien la cause. Mais Marie-Anne n'hésita pas ; en toute confiance elle se tourna vers Celui à qui elle avait voué sa vie. Pour n'être à personne un sujet de péché, deux siècles plus tôt Colette de Corbie n'avait-elle pas demandé avec succès au Seigneur de ternir la beauté de ses traits ? Pourquoi n'obtiendrait-elle pas une faveur analogue ? L'Epoux divin ne fut pas sourd à sa voix innocente. Bientôt l'on vit ses forces revenir, et son corps reprendre les apparences de la meilleure santé. On se réjouit autour d'elle de ce changement subit ; mais combien plus notre jeune sainte dut-elle remercier son divin Sauveur, qui par cette amélioration, lui permettait de devenir sa copie de plus en plus fidèle.

Si nous cherchons maintenant le secret de cette pénitence si rigoureuse, nous la trouvons dans la pensée de la mort que Marie-Anne de Jésus avait constamment présente à l'esprit. Dans ce but, elle s'était fabriqué un squelette, de sa taille à peu près. Revêtu de cette même bure franciscaine dont elle prétendait faire son linceul, il gisait dans le tombeau qu'elle se destinait à elle-même. C'était ce qu'elle appelait son portrait.

Ce tombeau était l'objet de ses fréquentes visites ; là elle contemplait longuement le squelette, et l'interpelant à sa façon, comme se parlant à elle-même : « Marie-Anne, disait-elle, que Dieu te pardonne tes fautes. » Pour avoir cette pensée encore plus familière, et dissiper les tentations de vanité qui pouvaient lui survenir, elle avait dessiné une tête humaine en décomposition, et l'avait placée sur la glace d'un miroir : c'était là encore son portrait.

Une telle pensée et de tels artifices, on le pense bien, étaient propres à entretenir en son âme l'horreur du péché et à stimuler son amour pour la vertu. Un jour sa vertu fut mise à l'épreuve. Agenoillée dans un coin retiré de l'église, elle s'entretenait cœur à cœur avec son Bien-aimé. Soudain un inconnu s'approcha d'elle, et, tout en s'informant de ce qu'elle faisait, eut l'audace de lui tenir des propos qui offensaient sa pudeur. Marie-Anne ne répondit tout d'abord que par le silence à ce messenger de Satan, puis ses instances devenant plus pressantes : « J'apprends à mourir, » lui répliqua-t-elle. C'en fut assez ; le malheureux s'enfuit, laissant notre jeune sainte savourer en Dieu sa victoire.

FR. R. M.

(A suivre.)